

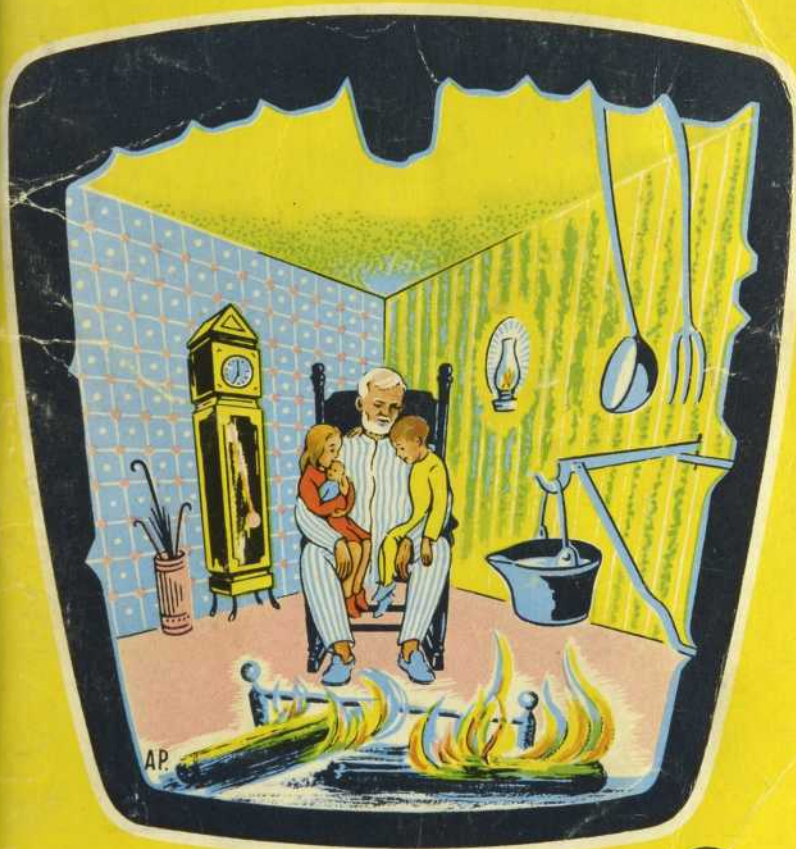
C843.52  
B233mi  
1953

Contes du 90<sup>e</sup> MILLE  
Le Sept-Heures

# LE NOIR QUI PARLE

MARIUS BARBEAU

Illustrations d'ARTHUR PRICE



CHANTECLER

II



Bibliothèque Nationale du Québec

LE MIROIR QUI PARLE

À LOUVIGNY DE MONTIGNY

*dont l'encouragement dès les débuts de la  
cueillette des chants et des contes du terroir  
m'a été fort précieux*



PS

9503

A7M5

1953

# LE MIROIR QUI PARLE

•

Depuis huit jours, un homme et sa femme étaient venus habiter une terre non loin du village. Personne ne les connaissait, mais la nouvelle fut vite répandue qu'ils avaient une jeune fille d'une grande beauté. Jamais on n'avait vu une enfant si merveilleusement belle.

Quelques jours après leur arrivée, la jeune fille dit à sa mère :

— Maman, aujourd'hui, je me suis rendue à l'abattis. J'y ai vu de grosses framboises. Si vous le voulez bien, j'irai en faire la cueillette.

Tout d'abord, la mère refusa, craignant que ce ne soit pas prudent de la laisser s'éloigner dans l'abattis. Mais, sur ses instances, elle lui permit d'aller aux framboises, en lui recommandant de ne pas trop s'éloigner, surtout à l'intérieur du grand bois. Toute joyeuse, la jeune fille partit et ne tarda pas à cueillir des framboises à

pleines mains. Tout occupée à sa cueillette autour d'une souche, elle achevait de remplir sa chaudière sans remarquer près d'elle un énorme trou noir, d'une grande profondeur. Elle s'y engouffra et disparut.

Elle se releva sans trop de mal, quoique assez étourdie par sa chute et se mit à tâter des mains autour d'elle pour trouver une issue. Elle s'accoutuma bientôt à l'obscurité et distingua un mur. Dans ce mur, il y avait une porte.

Elle en fit jouer la clanche. La porte s'ouvrit. Quelle ne fut sa surprise en apercevant une jolie petite demeure, dans le souterrain ! Qui donc pouvait l'habiter ? Un léger bruit à l'intérieur se fit entendre et trois petit nains en sortirent. Gentils d'apparence, elle ne manqua cependant pas de s'en méfier.

Le premier nain portait sur les épaules un fagot de branches sèches pour en faire du feu. Le deuxième avait sur son dos une grosse perdrix. Ils s'arrêtèrent et la regardèrent, puis ils lui demandèrent qui lui avait montré l'entrée de leur habitation secrète. Elle leur expliqua qu'en cueillant des framboises elle était tombée chez eux

sans le vouloir. Elle les pria de la reconduire chez ses parents, qui devaient s'inquiéter de sa longue absence.

Le troisième nain lui dit :

— Non, il n'en sera rien fait pour le présent. Comme tu vois je n'ai rien apporté ni dans mes bras ni sur mes épaules, comme l'ont fait mes frères. Mais j'ai d'importantes nouvelles et elles te concernent, je crois. La sorcière qui s'appelle la Beauté Jalouse est à la poursuite d'une jolie fille et je suis certain que c'est toi qu'elle recherche. Je l'ai vue sortir de la maison de ton père. Demain, elle pourrait bien se rendre jusqu'ici. Mais je le doute, car depuis la mort mystérieuse de ma mère elle n'y est jamais revenue. La soupçonnant d'un forfait, nous l'avons chassée si brutalement qu'elle a perdu toute envie de remettre les pieds chez nous. Reste ici quelque temps. Prends soin de notre demeure et prépare nos repas. Tu t'en trouveras bien. Si, pendant notre absence, elle s'aventure ici, ne lui ouvre pas la porte. Ce serait ton malheur. Connaissant ses noirs maléfices, nous cherchons à te protéger.

C'est dans une vieille mesure tombant en

ruines, à l'autre bout du village, que demeurait la vieille sorcière qu'on nommait Beauté Jalouse. Sa réputation était très mauvaise. On lui attribuait toutes sortes de maléfices et on marmottait tout bas, sur son compte, que pendant sa jeunesse, elle avait été d'une ravissante beauté, mais qu'un amant qu'elle aimait l'avait délaissée pour en épouser une autre. Elle dut en tirer vengeance car, après un an de mariage, son ancien amant et son épouse mouraient de mort sinistre. On prétendait que, depuis, elle n'avait pas cessé de pratiquer ses revanches contre toute jeune fille de quelque beauté. Toutes finissaient par une mort subite et imprévue.

Au moment où commence notre récit, la sorcière dite Beauté Jalouse était malade au lit depuis six jours. Elle se levait juste pour avaler un bouillon et prendre quelques médecines d'herbages pour se ramener à la santé. Se sentant un peu mieux ce matin-là, elle se leva et alla chercher au fond d'un vieux coffre une petite boîte fermée à clef. Cette boîte contenait des bagues, des bracelets et des colliers, et aussi un petit miroir. Elle saisit vivement le miroir pour se regar-

der. Sans doute la maladie avait causé quelque dommage à sa beauté ! Après s'être contemplée, elle entonna à mi-voix un refrain bizarre et lugubre. Puis s'adressant à son petit miroir, elle dit d'un air grimaçant :

— Petit miroir d'argent, dis-moi, y en a-t-il de plus belle que moi ?

Le miroir répondit :

— Oui, tout près d'ici, une jeune fille cent fois plus belle que toi.

À cette réponse, le visage de la sorcière se contracta d'un rire affreux, et elle se leva pour proférer de nouvelles menaces, s'enveloppa d'un énorme manteau noir, sortit à grands pas. Elle traversa le village, se rendit à la demeure de la jeune fille dont le monde avait admiré la beauté. Celle-ci venait justement de partir pour faire la cueillette des framboises et la sorcière ne put la voir ce jour-là.

Le lendemain matin la Beauté Jalouse reprit son miroir et dit :

— Petit miroir, y en a-t-il en ce moment, près d'ici, de plus belle que moi ?

— Au bois près d'ici, répondit le miroir, il y a une jeune fille cent fois plus belle que toi.

La vieille sorcière frissonna de rage, s'enveloppa dans son énorme manteau noir et sortit à grands pas, cette fois vers le trou des nains.

Elle descendit dans le trou, ouvrit la porte, aperçut la maison des nains et frappa.

— Qui est là ? demanda la jeune fille, qui n'avait pas oublié la recommandation des nains, de ne pas ouvrir à âme qui vive.

— Ma toute belle, dit la sorcière, je suis une amie et j'aimerais à te rendre visite.

— Impossible, je ne peux pas t'ouvrir.

— Si tu ne le peux pas, passe donc ta main par le petit carreau de la fenêtre. Je mettrai cette bague précieuse à ton doigt. Tu sauras bien que je suis ton amie.

La jeune fille, tout au plaisir de posséder une bague, tendit sa main à la sorcière, qui lui mit au doigt une bague fatale. À l'instant même, elle tomba sans vie, à la renverse. Satisfaite de son nouveau forfait, la sorcière se retira promptement.

Peu après, les nains arrivèrent et trouvèrent leur jeune protégée étendue sur le parquet, sans vie. Approchant du corps inerte, l'un d'eux aperçut la bague. Vite, il la lui arracha du doigt et la jeta au feu.

Au même instant, la jeune fille revint à la vie. Elle se frotta les yeux et dit aux nains :

— Je me suis oubliée et j'ai dormi.

Pour ne pas l'effrayer, les nains ne dirent pas un mot.

Le lendemain matin, la sorcière comme d'habitude prit son miroir et dit :

— Petit miroir d'argent, y en a-t-il près d'ici de plus belle que moi ?

Et le miroir de répondre :

— Au bois près d'ici, il y a une jeune fille cent fois plus belle que toi.

La sorcière piétina de rage et se dit :

— Comment, elle n'est pas morte !

Mettant son manteau, elle partit d'un trait et, comme la veille, descendit dans le trou-aux-nains et alla frapper à la porte, demandant d'entrer. Mais la jeune fille refusa. Alors la sorcière lui dit :

— Ma pauvre enfant, je suis ton amie et je suis venue t'apporter un souvenir. Par la petit carreau de la fenêtre laisse-moi te passer au cou ce collier de perles précieuses.

Incapable de résister à la tentation, la jeune fille permit à la sorcière de lui passer au cou ce beau collier. Comme dans le cas

de la bague, elle fut terrassée, sans vie. La sorcière s'enfuit et bientôt les nains arrivèrent. Ils constatèrent une deuxième fois que la sorcière était venue faire des siennes. Approchant, ils aperçurent le collier, l'arrachèrent et le jetèrent au feu. À l'instant même, la jeune fille se réveilla et se frotta les yeux en disant :

— Je crois bien que j'ai dormi.

Les nains ne dirent mot, mais ils s'inquiétèrent de l'issue des entreprises macabres de la sorcière. Elle voulait détruire leur jeune protégée à cause de sa beauté.

Le lendemain, la sorcière reprit son miroir :

— Petit miroir d'argent, y en a-t-il en ce moment, près d'ici, une plus belle que moi ?

Le miroir répondit :

— Au bois près d'ici, il y a une jeune fille. A vrai dire, elle est cent fois plus belle que toi.

A cette réponse, la sorcière ne se possédait pas de rage.

— Ce sont les nains qui contrecarrent mes volontés, dit-elle. Cette fois, je vais tenter autre chose.

Elle prit une belle pomme et y injecta un

poison violent, prit une autre pomme, plus petite, pour elle-même, revêtit son manteau et se rendit au trou-aux-nains.

— Ouvre-moi la porte.

— Non, je n'ouvre à personne, répondit la voix à l'intérieur.

— Tu ne veux pas m'ouvrir, mais je suis quand même ton amie. Tiens, ma petite, je te laisse cette belle pomme. Mange-la et tu verras comme elle est délicieuse. Je me retire.

Et la sorcière partit en mangeant l'autre pomme.

La jeune fille la regarda s'éloigner et la vit manger la pomme. L'eau lui en vint à la bouche. Pourquoi ne pas manger la pomme encore plus belle que la sorcière lui avait donnée ? Elle en prit une bouchée et à l'instant elle s'affaissa, raide morte.

La sorcière venait juste de disparaître lorsque les nains revinrent à leur logis. Cette fois, ils étaient partis de grand matin pour rentrer assez tôt pour prendre la sorcière sur le fait. Trop tard ! Tout ce qu'ils virent, c'était la jeune fille étendue sans vie. Près d'elle la pomme entamée. Un des nains ramassa la pomme et la jeta au

feu. Sans résultat, car cette pomme était tout enduite de maléfices. Elle était tout simplement empoisonnée. Les nains se découragèrent.

— Que faire ? demanda le premier.

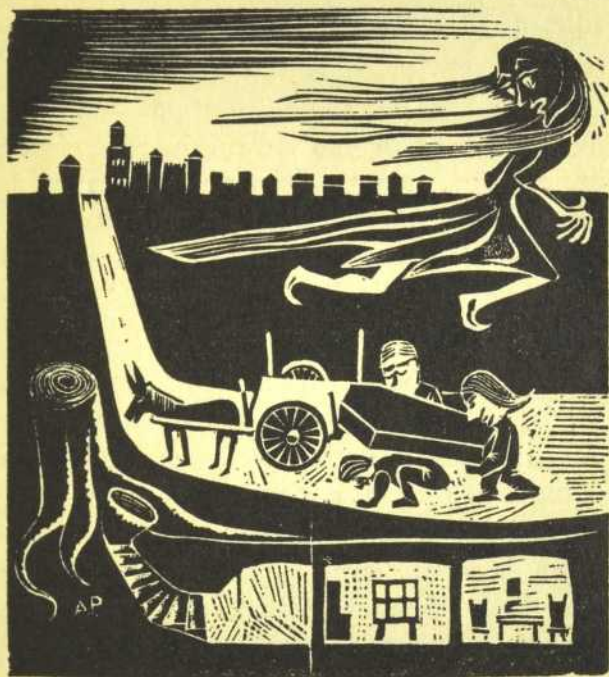
— Nous aurions mieux agi en renvoyant tout de suite cette jeune personne chez elle, dit le deuxième.

Mais l'aîné dit :

— Nous savions qu'elle était menacée de mort et nous avons fait de notre mieux pour la protéger. Chez elle comme ici la sorcière aurait trouvé le moyen de la faire mourir. Trop longtemps, nous le savons bien, nous avons subi le voisinage de cette sorcière de malheur. Faisons un cercueil et portons le corps de cette enfant chez elle. Là nous chercherons à tout expliquer, quitte à en souffrir. Tant pis pour nous, si nous sommes punis par où nous avons péché.

Tristement, ils construisirent un cercueil et y mirent le corps. Ils le portèrent hors de la caverne des nains avec grande difficulté. Découragés, la tête basse, ils transportèrent le corps vers la maison des parents. En route; tout à coup, ils aperçurent une voiture qui venait dans leur direction.

Ils arrêterent la voiture en se tenant au milieu de la route et ils demandèrent au conducteur de bien vouloir transporter cette tombe chez les parents de la morte. Le con-



ducteur ne se fit pas prier. Mais le cahotement de la lourde voiture sur les roches et dans les ornières secouèrent violemment le cercueil et les nains porteurs. À leur gran-

de surprise, en arrivant à la maison, ils entendirent le corps remuer dans la tombe. Le brassement de la voiture avait été si fort que la bouchée de pomme empoisonnée était sortie de la bouche de la jeune fille. Et il ne fallait pas plus pour la ramener à la vie.

Le père et la mère ne furent pas peu étonnés de voir sortir leur enfant de cette tombe improvisée. Joyeux, ils rentrèrent à la maison où les nains s'efforcèrent de tout expliquer. Ils avaient gardé la jeune fille chez eux afin de la soustraire à l'infamie de la sorcière.

Le père, tout heureux de retrouver sa fille qu'il avait crue perdue à jamais, envoya sur-le-champ quérir le magistrat du village, afin de le consulter sur le meilleur moyen de mettre sa fille à l'abri des sortilèges de la sorcière. A la fin, il fut décidé que, le lendemain matin, l'enfant irait se promener devant la demeure de la sorcière et qu'elle accepterait ses avances. Mais elle serait suivie de près par les gendarmes, qui se porteraient au besoin à son secours.

Le lendemain matin, la sorcière consulta encore une fois son miroir :

— Petit miroir d'argent, dis-moi, y en a-t-il en ce moment, près d'ici, une plus belle que moi ?

Le miroir répondit :

— Regarde près d'ici : il y a une jeune fille qui est cent fois plus belle que toi.

Sursautant de rage, la sorcière regarda par la fenêtre et vit venir la jeune fille qu'elle croyait morte.

— Ah ! tu ne m'échapperas pas, cette fois ! ricana-t-elle, menaçante et féroce. Prenant un objet de son coffre, elle s'enveloppa dans son immense manteau noir, sortit à grands pas, s'élança au-devant de la jeune fille et lui dit :

— Où vas-tu ainsi, ma belle ?

La jeune fille répondit :

— Je ne suis pas bien, ce matin. C'est pourquoi je fais un bout de chemin pour me remettre.

— Viens avec moi, dit la sorcière, en souriant d'un air câlin et doux.

— Non, je suis mieux de m'en retourner à la maison.

La sorcière jeta un regard sournois autour d'elle, afin de pratiquer ses sortilèges en sûreté, ne vit personne et sur un ton de miel, elle dit :

— Belle, j'éprouve le désir de mettre ce joli bracelet à ton poignet rose et potelé.

La jeune se laissa faire et, du coup, tomba morte.

Deux gendarmes dissimulés derrière une haie sortirent aussitôt de leur cachette, fondirent sur la vieille et l'arrêtèrent.

L'un des gardes emporta la morte dans la maison la plus proche et tenta de la ramener à la vie, se penchant sur elle et lui frottant les mains. A cet instant, un des nains ôta le bracelet magique et la jeune fille reprit connaissance tout de suite, rouvrit ses yeux et sourit.

Quand à la vieille malheureuse et méchante, elle fut amenée devant le magistrat qui la condamna à un exil perpétuel au fond de la forêt. Si jamais elle venait à réapparaître en ces parages elle serait écartelée et mise en une cage de fer sur la place publique. Sa vieille masure fut incendiée. Ses bracelets, ses colliers, son coffre, tout se changea en une colonne de feu couleur de sang qui toucha le firmament.

Deux ans plus tard, notre belle héroïne épousa un seigneur des alentours et vécut heureuse. Les époux rendaient souvent vi-

site au trou-aux-nains. Ils y firent construire un portail en pierre sculptée en témoignage de leur reconnaissance et ils passèrent leurs jours en harmonie et en douceur, jusqu'au jour où la mort leur fit subir le sort commun des mortels.

## L'AMULETTE DU PARFAIT BONHEUR

Les deux royaumes voisins dont je veux vous faire l'histoire avaient toujours vécu en paix. Jamais, au grand jamais, il n'y avait eu entre eux guerre ou querelle. S'il arrivait qu'il s'élevât quelque chicane ou bravade entre gardes de frontière, sitôt que la nouvelle en parvenait aux deux rois, les querelleurs étaient dûment réprimandés et le calme reprenait son cours.

On se mit à chuchoter dans tous les lieux qu'un lien de plus unirait bientôt les deux royaumes. Il s'agissait du mariage du prince Juanor de l'un des royaumes à la charmante princesse Levitina de l'autre. Tout le monde se réjouissait de la bonne nouvelle, quand le ciel s'assombrit et tout à coup devint menaçant. Des objets précieux appartenant à la princesse commencèrent à disparaître et elle en devenait inconsolable. Grâce à la surveillance, on apprit que ces vols étaient commis par des maraudeurs du royaume voisin. On porta plainte, mais le

roi de ce royaume fut incapable de trouver les coupables et de restituer les objets.

Outré de colère, le père de la princesse demanda au roi, son voisin, la permission d'envoyer des troupes sur son territoire, afin de faire des perquisitions. Mais il reçut un refus formel. La guerre fut donc déclarée, au grand chagrin du prince Juanor et de la princesse Levitina, qui s'aimaient tendrement. D'autant plus que pour défendre son royaume, le roi avait nommé son fils Juanor commandant en chef de ses armées.

Ce jeune commandant se soumit à regret aux ordres de son père. Après avoir consulté les vieux généraux de l'armée, il tendit une série d'embuscades où l'ennemi essuya d'écrasantes défaites. Une retraite en désordre causa d'énormes pertes en butin et en soldats et le roi, père de la princesse Levitina, dut demander la paix. Le prince Juanor dépêcha un représentant dont la mission était de signer un traité de bonne entente et d'amitié entre les deux royaumes, sans exiger d'indemnité.

Mais le roi vaincu n'en garda pas moins rancune au prince, son vainqueur. Il lui

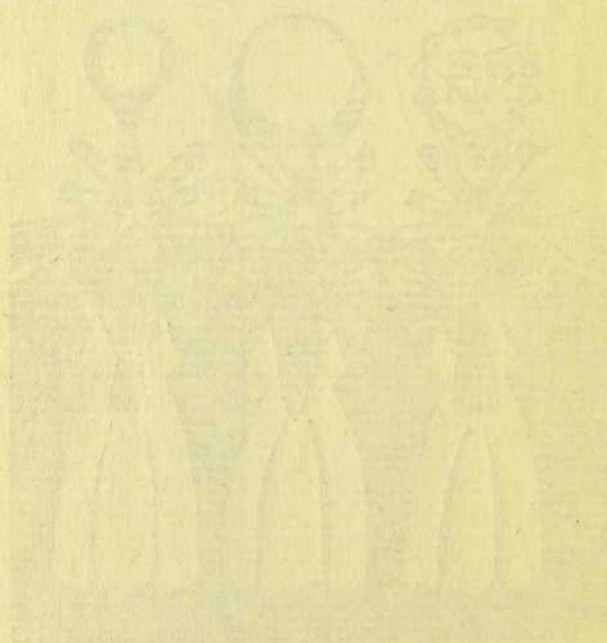
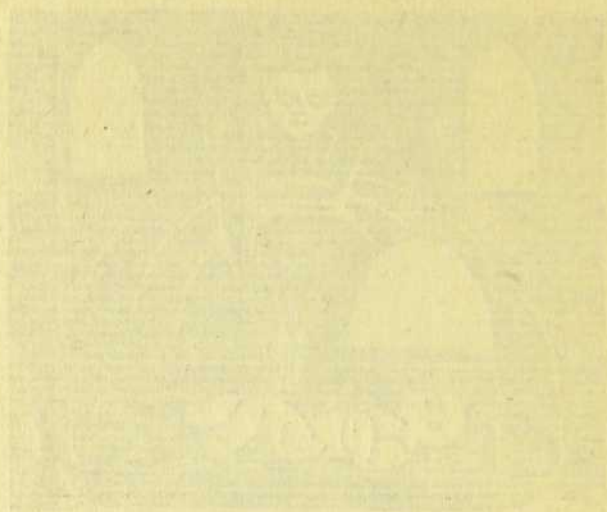
fit savoir qu'il n'était plus bienvenu chez lui, tant que les objets disparus ne seraient pas retrouvés. Car il tenait toujours le jeune prince et son père responsables des vols commis par leurs sujets et il partageait le chagrin de la princesse Levitina pour la perte de ces trésors. Or, ce chagrin pouvait avoir des conséquences fâcheuses.

Vous vous demandez comme moi ce qui pouvait bien être la cause de ces lamentables événements ? Voici :

À la naissance de la princesse Levitina, trois jeunes fées du voisinage lui avaient apporté de précieux dons. Une de ces fées lui avait donné le miroir qui non seulement lui renvoyait les traits de sa beauté, mais qui l'instruisait aussi dans les soins de sa santé; la deuxième fée lui avait présenté un petit soleil de nuit qui, à sa demande, faisait de la lumière dans la noirceur la plus profonde; et la troisième lui avait donné l'amulette du parfait bonheur. Les trois fées avaient déclaré que si ces objets venaient à disparaître, de grands malheurs en résulteraient.

En effet, leur disparition suscita d'abord la guerre entre les deux royaumes, guerre





qui avait abouti à une paix humiliante pour le père de la princesse; et le prince Juanor ne pouvait plus revoir la princesse Levitina.

Si la princesse devenait inconsolable à tel point que sa santé affaiblissait de jour en jour, de son côté le prince Juanor éprouvait un chagrin cuisant. Depuis le rétablissement de la paix, Juanor passait son temps à parcourir les routes à la recherche de tout indice qui le mettrait sur la trace des voleurs mystérieux.

Or, après une longue journée de perquisitions, un soir, accablé de fatigue, il s'assit le long de la route, appuya sa tête sur ses deux mains, et entendit des voix qui l'appelaient. Il se redressa, et aperçut trois femmes d'un certain âge qui l'entouraient. L'une d'elles lui dit :

— Beau prince, nous connaissons vos traverses, aussi nous savons comment la princesse Levitina souffre de votre séparation. C'est pourquoi mes sœurs et moi nous venons en toute sympathie essayer de vous tirer d'embarras. C'est notre mère, la vieille fée Birienne qui est la cause de vos malheurs. Elle n'a pas toujours été malfaisante, mais depuis qu'elle a hébergé un

vieux marabout qu'accompagnait un nain invisible, elle est devenue méchante. Et elle empire de jour en jour. C'est sur les conseils du marabout terrible qu'elle a fait enlever les objets précieux de votre fiancée par le nain invisible. Ils nous avaient d'abord appartenus en propre; nous les avons ensuite donnés à la princesse, notre protégée. Ceux-ci en étaient enchantés. Nous ne savons pas quel usage veut faire le marabout de ces objets. Mais à force de remontrances, nous avons repris possession de tous les trois, de sorte que vous pourrez vous en emparer, à condition d'en avoir la hardiesse et la valeur requises. En nous confiant ces charmes, la vieille fée Birienne nous tient séparément sous une surveillance étroite, nous, ses filles, chacune dans un souterrain bien gardé. Le mien est sous la surveillance d'une légion de fourmis voraces. Voici un petit sac de blé que vous viderez à l'entrée du souterrain, avant votre arrivée. Les fourmis se disperseront alors pour manger ce grain. Profitez de cet instant pour pénétrer dans le souterrain. Emparez-vous du petit miroir réflecteur, qui est dans l'armoire à côté. Sortez tout

de suite, car, en quelques instants, les fourmis refermeraient le passage et se précipiteraient sur vous pour vous dévorer.

La deuxième fée reprit à son tour :

— Voici de moi un petit sac de fumée suffocante. En quittant le souterrain de ma sœur, vous prendrez le sentier battu, à gauche. Il mène à mon souterrain, qui est gardé par une légion de grosses mouches bourdonnantes. Quand vous vous en approcherez, elles se mettront à faire un vacarme épouvantable, puis elle se lanceront à votre poursuite. Produisez alors la fumée suffocante pour les étourdir. Entrez aussitôt et emparez-vous du soleil de nuit. Il est caché dans l'armoire à gauche. Puis sortez en toute hâte, parce que les mouches bourdonnantes, déjà dégourdies, ne manqueraient pas de vous faire un mauvais parti.

La troisième fée dit, en dernier :

— En sortant du souterrain, suivez le sentier à gauche et rendez-vous jusqu'à mon souterrain. Il est gardé par un large fossé plein de reptiles et de vipères. Vous y arriverez à la noirceur et les vipères seront à leur repos. Passez sans crainte, mais hâ-

tez-vous et abstenez-vous de produire aucune lumière. Emparez-vous alors de l'amulette qui se trouve suspendue à droite, à l'entrée. Si vous réveilliez les vipères, votre vie serait en danger et le nain invisible qui rôde jour et nuit alarmerait la fée Biriennne. Elle vous poursuivrait, accompagnée de son affreux marabout.

Le prince Juanor enfourche son cheval et part à bride abattue dans la direction des souterrains. Il est résolu de suivre à la lettre les conseils qu'il a reçus des trois fées bienfaisantes.

En arrivant au premier souterrain, il répand le blé de chaque côté de l'entrée. Les fourmis se dispersent et dévorent cette nourriture inattendue. Elles laissent un passage au jeune prince. Il en profite pour s'emparer du miroir et pour filer de même allure vers le deuxième souterrain. Tout se passe comme il le devait. Puis Juanor file en toute vitesse vers le troisième souterrain. Les vipères sont endormies dans un large fossé où tout est sombre. Il se garde bien de faire de la lumière. Mais, à son passage, ne voilà-t-il pas qu'en sortant du dernier souterrain, l'amulette du parfait bonheur

en mains, il entend des clameurs de rage qui s'élèvent du fossé aux reptiles. Saisi de surprise, il ne sait trop que faire en présence du danger. Il allume donc son soleil de nuit et voit la fée Birienne et son marabout qui tous deux, avaient été alertés par le nain invisible. Dans leur précipitation, ils étaient tombés dans le fossé aux reptiles, l'écume à la bouche et vòmissant des injures contre le jeune homme.

Excités par la clarté brillante du soleil de nuit, les vipères en sifflant se retournèrent contre la fée Birienne et son marabout et ils les mirent à mort. Le prince suivit des yeux cette affreuse tuerie pendant quelque temps, éteignit sa lumière et attendit un peu que les vipères se rendorment. Il s'enfuit ensuite chez lui, en possession de ses précieux trésors.

Le lendemain dès l'aurore, il se mit à la tête d'un magnifique équipage et se rendit au royaume voisin, où il remit au roi les trois objets ensorceleurs. Le roi reprit sa belle humeur. La princesse Levitina regagna les roses à ses joues et de nouveau le jeune prince lui fit la cour. Le mariage eut lieu peu après.

Depuis ce jour, restez-en bien assurés, la princesse mit en sûreté l'amulette du parfait bonheur et la garda toujours. Les trois fées, libérées de la tyrannie de leur mère et du marabout affreux, s'empressèrent d'assister aux noces, de participer aux réjouissances, ainsi qu'aux nombreux baptêmes qui s'ensuivirent.

## LA MONTAGNE D'IVOIRE

Il y avait une fois un roi très, très riche. Sa fille d'une beauté sans égale et d'une douceur incomparable avait été enlevée par un dragon. Elle était captive sur la montagne d'ivoire. En vain, le roi avait-il cherché à la délivrer. Au désespoir, il fit annoncer qu'il la donnerait en mariage à qui la délivrerait, ainsi que la motié de sa fortune.

Or dans ce royaume vivaient un bûcheron misérable, sa femme et leurs trois fils, gars solides et courageux: Pierre, Paul et Jean. Pierre s'offrit d'aller délivrer la captive, mais à une condition: c'est que le roi lui paye tout de suite la somme promise. Le roi la lui verse en écus d'or bien sonnants. Dépense inutile.

Paul s'offre à son tour et dit:

— Comme nous demeurons dans une île, il me faut un bateau pour en sortir. J'ai besoin d'argent pour en bâtir un.

Le roi, un peu bonasse, lui donne l'argent sans compter. Quand le bateau est construit, Paul lève l'ancre, met la voile et part

au large. Après plusieurs semaines il fait naufrage et c'est tout juste si lui et son équipage peuvent se sauver.

Jean, le dernier, s'offre à son tour.

— Je n'ai pas besoin de votre argent, dit-il. Mes bras, mes jambes et ma tête me suffisent. Je n'aurai pas à me vanter, si je ne fais pas mieux que mes frères.

Il part, se rend chez sa marraine et lui demande :

— Pouvez-vous me dire où est la montagne d'Ivoire ?

— Non, pas moi. Mais une qui en sait peut-être quelque chose, c'est ma sœur, la fée des Insectes. Rends-lui donc visite !

Jean reprend la grande route, marche, marche, marche, aperçoit enfin une maisonnette couverte en chaume et y demande l'hospitalité.

— Entrez, jeune homme ! lui dit-on.

— Votre amie, ma marraine, m'a appris que vous sauriez peut-être où se trouve la montagne d'Ivoire.

— Non, je ne le sais pas, mais si tu es prêt à marcher longtemps, longtemps, longtemps, tu verras une petite maison verte, au bord d'un gouffre affreux. Prête l'oreille

et tu entendras parler les Poissons. Dans cette maison habite ma cousine, la fée des Poissons.

Jean repart et marche des milles et des milles et des milles pour arriver enfin à la demeure de la fée des Poissons.

— Bonjour, madame la fée ! dit-il bien poliment. Votre cousine, la fée des Insectes m'a envoyé à vous. Elle m'a dit que vous saviez où se trouve la montagne d'Ivoire.

— Ah, mon petit homme, je n'en sais rien. Mais ma grand'mère, la fée des Oiseaux, est bien renseignée. Elle pourra t'en dire le long et le court. Mais sois en averti : il faudra marcher mille lieues avant d'arriver chez elle. Pour en venir à bout, il serait mieux de chausser les bottes de Sept-Lieues — elles sont derrière la porte. Prends-les et bonne chance !

Repris de courage, Jean chausse les bottes de Sept-Lieues, se remet en marche et marche, marche, marche à n'en plus jamais finir. Arrivé à un village, il fait halte pour manger et se reposer dans une cour d'étable. Sur un tas de fumier, il y a un cadavre exposé à tous les temps. Il est surpris, désolé :

— Pourquoi n'enterrez-vous pas ce cadavre ? demande-t-il.

— C'est le corps d'un homme qui n'a pas payé ses dettes, lui répond-on. Ici, d'après la coutume, on met à dévorer les voleurs et les insolvable par les oiseaux de proie.

— Enterrez-le ! dit Jean. Je payerai moi-même ses dettes et son enterrement.

Voilà un acte de charité. Il devait porter bonheur à Jean. Sur ce, il part, continue son voyage. Après avoir marché des jours et des nuits, il arrive enfin chez la fée des Oiseaux.

— Bonne dame fée, fait-il, votre petite-fille, la fée des Poissons, me dit que vous savez où se trouve la montagne d'Ivoire. Pourriez-vous m'en indiquer le chemin ?

La fée se met à siffler. Elle siffle un appel à tous ses sujets. Ils accourent sur le champ et elle leur demande :

— Qui de vous sait où se trouve la montagne d'Ivoire ?

Personne ne répond. Mais l'Aigle n'est pas encore arrivé. Elle siffle de nouveau et l'Aigle se rend aussitôt à son appel.

— Sais-tu, toi, où est la montagne d'Ivoire ?

— Oui, je le sais.

— Veux-tu y conduire ce jeune homme ?

— Je le veux bien.

— Monte sur le dos de l'Aigle, Jean, dit la fée. Il t'y conduira. Voici un bœuf débité que tu tiendras à côté de toi. Chaque fois que l'Aigle criera quack ! quack ! tu en couperas un morceau et le lui donneras à manger. Entendu ?

Les voilà tous deux partis comme une tempête à travers les airs, l'Aigle et Jean, son cavalier. Pendant des jours et des nuits l'homme et l'oiseau voyagent à plein vol, franchissant de vastes espaces. La montagne toutefois n'apparaît pas et l'aigle achève la viande. Quack ! quack ! clame-t-il de plus en plus souvent, et de plus en plus Jean s'inquiète.

Que faire ?

Jean, très en peine, se demande ce qu'il peut bien donner à son Aigle. L'oiseau descend, descend, descend, se perche enfin sur un arbre.

Depuis tout temps cet arbre est enchanté. Chaque fois qu'un oiseau s'y pose, une inondation se produit. L'eau sort de partout, en vrai déluge. En peu de temps, le pau-

vre Jean a de l'eau jusqu'au cou. Il croit que sa mort est proche.

Un phénomène se produit. De cette eau diluvienne sort un petit bateau, un bateau tout blanc, tout petit. Les voiles pâles s'avancent vers l'arbre pendant que Jean attend sa dernière heure. Sur la quille du bateau se tient un marin tout de blanc vêtu.

— Ami, me reconnais-tu ?

— Non ! qui es-tu ?

— Je suis celui dont tu eus pitié. Tu as payé mes dettes et mis mon corps en sépulture. Mon cadavre repose en terre, grâce à toi. Mais mon esprit vit toujours pour te venir en aide. Je paie ma dette envers toi. Embarque avec moi et je te conduirai au bord de la mer, au pied de la montagne d'Ivoire où la dragon garde prisonnière la princesse.

Rien de plus pressé, Jean s'embarque dans le bateau blanc et se tient debout, à côté de l'esprit, son ami reconnaissant. Longtemps ils naviguent, emportés par les vents, battus par les vagues. Tout à coup survient le calme, et ils atteignent le pied de la montagne d'Ivoire. L'esprit revêtu de blanc parle de nouveau à Jean :

— Le Dragon qui se fait vieux n'a plus de forces pour la lutte. Tu n'auras pas de peine à le transpercer de ton épée. Sous peu tu débarqueras et, sur la plage, tu trouveras trois petits œufs d'or. Ramasse-les, brises-en la coquille et tu y trouveras trois petits crampons de fer. Prends-les, pose-les à tes bottes et ils te serviront pour escalader la montagne. Rends-toi au château, qui est au sommet. Arrivé à la porte, tu verras le sorcier qui monte la garde. Voici, dans un sachet, une once de poudre d'or. Jette-la-lui à la face et, aveuglé, il tombera à la renverse et tu passeras outre. Au haut de la tour de cristal tu trouveras la belle captive et un autre sorcier à ses côtés. Elle pleure toujours, la pauvre, car son gardien est cruellement dur pour elle. Touche-la avec la baguette magique que voici et le sorcier se changera en statue de pierre.

Sur ces mots, Jean met pied à terre et n'a pas le temps de se retourner pour saluer l'esprit, qui disparaît mais qui laisse derrière lui la petite barque blanche et polie. Sur la plage se trouvent les œufs d'or. Jean en brise la coquille et suit les conseils reçus.

C'est merveilleux comme tout s'exécute

à la lettre. Il délivre la petite princesse larmoyante, qui se met aussitôt à l'aimer par pure reconnaissance. Elle était si belle, si douce, si parfaite qu'elle avait besoin de protection. Jean ne rêva plus que de l'épouser, sitôt qu'il l'aurait délivrée sauve à son père, le vieux roi.

Et il en fut ainsi. Les noces furent belles et, à la mort du roi, Jean hérita du royaume, le royaume des Rêves. Il vécut longtemps et heureux aux côtés de sa femme.

## MORVETTE ET POISSON D'OR

Il y avait une fois un pauvre pêcheur et sa femme. Leur seul enfant, un jeune homme, s'appelait Morvette parce que, depuis son enfance, il avait toujours la morve au nez et il ne cessait pas de se moucher avec ses doigts. Ça faisait bien pitié !

Un jour, pendant que le pêcheur s'apprête, dans sa barque, à s'en aller à la pêche, Morvette, qui le regarde faire, lui demande :

— Aujourd'hui, mon père, emmenez-moi avec vous à la pêche. Je suis assez grand pour vous aider à gagner notre vie.

— Tais-toi donc, petit malpropre ! Tu passes ton temps à te moucher. Ça ferait peur aux poissons.

Le jeune homme se met à pleurer et s'en retourne à la maison. Sa mère, qui avait de la pitié pour lui, s'en va dire à son mari :

— Voyons, emmène-le donc une fois, pour savoir ce qui va se passer. Il est assez grand pour apprendre à pêcher. Si tu ne lui montres jamais rien, comment veux-tu qu'il nous fasse vivre, sur nos vieux jours ?

Sur ce raisonnement, le père se décide de prendre son fils à bord. Mais il n'est pas rendu au large que la répugnance le gagne et il retourne au plain, grayer la petite barque pour Morvette à lui tout seul.

— Arrange-toi le mieux que tu peux ! qu'il lui dit, en tirant son embarcation au fil de l'eau. Mais pour ta sûreté, ne dépasse pas les Pointes.

Morvette, tout joyeux, cesse de se moucher et se met à ramer vers les Pointes. Il s'arrête et, à la dérive, il jette à l'eau sa ligne avec un hameçon. Tout à coup il sursaute. Un poisson vient de mordre — un gros coup ! En toute hâte il tire la ligne et quelle ne fut pas sa surprise de voir sortir de l'eau un petit poisson d'or !

Trois fois plus surpris est-il lorsque le poisson se met à lui parler.

— Mon bon petit Morvette, jette-moi à l'eau d'où je viens !

— Tu ne ris pas ! Je te garde, parce que tu es mon premier poisson. Tant pis pour toi, tu t'es laissé prendre !

— Je suis si petit, pas plus qu'une bouchée pour toi. Ça ne vaut pas la peine.

— Mais tu es si joli. Tu n'es pas comme

moi que tout le monde prend en pitié.

— Allons, aie bon cœur ! Fais ce que je te demande et tu n'auras pas lieu de le regretter. Tout ce que tu souhaiteras en disant : Poisson d'Or ! tu l'obtiendras. Je suis le génie des eaux.

Morvette, en hésitant, se mouche encore une fois. Puis, s'apitoyant sur le sort du petit poisson, il le jette par-dessus bord et se remet à pêcher.

Rien ne vient plus mordre à son hameçon et il en est tout déçu. Que dira son père au retour ? Tout à coup il s'écrie :

— Petit Poisson d'Or, si tu gardes ta parole, remplis ma barque de poissons !

Il n'a pas fini sa prière que voilà la barque remplie jusqu'au bord. C'est tout juste s'il a la force de ramer pour se rendre à terre avec sa charge. Son père, répondant à son appel, accourt avec sa barque presque vidée. Bien étonné de voir Morvette si avantage, il transvide dans sa barque une partie de la pêche merveilleuse et tous deux, satisfaits de leur journée, s'en retournent à terre. Le pêcheur dit :

— Mon bon Morvette, nous avons du poisson à en perdre. Voilà bien longtemps

que chose pareille n'est pas arrivée. Si tu veux dire comme moi, tu vas prendre les deux plus gros poissons qu'il y a là et tu vas aller les porter au roi de ma part.

Morvette, rien de plus pressé, fait ce que son père vient de lui recommander. Arrivant au château, courbé sous sa charge, il frappe à la porte. C'est la jeune fille du roi elle-même qui vient lui ouvrir.

— Bonne princesse, que dit Morvette, mon père m'envoie vous porter ces deux poissons.

— Où les as-tu pris, ces beaux poissons ? Jamais on n'en a vus de pareils.

— Dans l'eau ! répond innocemment le jeune homme.

— En voilà une réponse ! reprend la princesse, éclatant de rire.

Il ne savait plus que dire et, tout gêné, recommence à se moucher de plus belle.

— Quel est ton nom ? demande-t-elle avec dégoût.

— Morvette, c'est mon nom, pour vous servir.

— Ah ah ah ! fait-elle en se moquant de lui. En voilà un beau nom !

Et elle se retourne, prête à lui fermer la porte au nez. Morvette, déçu et fâché, lui crie :

— Comme ça, vous riez de moi ! Eh bien, je puis obtenir tout ce que je souhaite. Vous allez l'apprendre à vos dépens ! Par la vertu de mon petit Poisson d'Or, vous serez bien punie. Avant bien des lunes vous aurez un souvenir de moi.

A quelques mois de là, la consternation fait le tour du château du roi. La princesse vient de donner naissance à un enfant — un beau petit garçon. Faute d'explication convenable, le roi consulte la fée du domaine. Mystère, même pour la voyante ! Pour trouver le père de l'enfant, prétend-elle, il faut donner au petit une boule de cristal et faire défiler devant lui, pendant qu'il tient la boule en mains, tous les jeunes gens du royaume. Celui à qui l'enfant présentera la boule sera le père, jusque là inconnu.

Le roi lance une proclamation ordonnant à tous les jeunes gens dans le royaume de se rendre au château, au jour de la pleine lune. Sinon ils encourraient la peine de mort.

Le jour arrivé, comme le pêcheur s'apprête par obéissance à conduire son fils

comme tous les autres au château, il se sent dans l'embarras. Avant d'entrer, il dit :

— Morvette, avec ton nez morveux tu n'iras pas plus loin qu'à l'entrée. Cache-toi derrière la porte, parce que le roi en te voyant pourrait bien te faire chasser.

Morvette fait à la lettre ce que vient de lui dire son père. Entrant dans la foule, il se glisse derrière la porte et reste là, blotti.

A la surprise de tout le monde, l'enfant se dresse dans les bras de sa mère, la princesse, descend par terre, se met à marcher et, escorté de sa mère, s'en vient porter la boule de cristal à Morvette, derrière la porte.

Le roi, apercevant Morvette qui, tout honteux, se mouche plus que jamais, entre dans une violente colère. Il ordonne à ses gendarmes de prendre ce jeune imposteur, de le mettre dans un canot et de l'abandonner à son sort en pleine mer. Le pire de l'affaire, c'est qu'il n'y a pas eu moyen de retenir en arrière la princesse et l'enfant à la boule de cristal. Doués d'une puissance irrésistible, ils suivent le condamné et s'embarquent avec lui pour subir le même sort.

L'enfant bientôt est pris de la faim. Il

demande à manger, il pleure. La princesse rappelle à Morvette :

— A la porte du château, tu t'es vanté à moi de pouvoir obtenir tout ce que tu souhaites. Eh bien, n'es-tu pas capable d'avoir de la bouillie fraîche pour ton enfant ?

Morvette pense à son petit Poisson d'Or et lui demande de la bouillie fraîche pour l'enfant qui pleure, et des ortolans en abondance pour la princesse qui a faim.

Après un succulent repas, la princesse dit à Morvette :

— Puisque tu peux avoir tout ce que tu veux, pourquoi ne te souhaites-tu pas un château et que ce château, encore plus beau que celui de mon père, soit situé droit devant le sien ?

Morvette invoque le Poisson d'Or et il obtient que son château, cent fois plus beau que celui du roi, soit transporté avec lui-même, la princesse et l'enfant, devant le château royal.

Le lendemain matin, quand le roi se lève, la lumière l'aveugle. C'est le château voisin qui, au soleil levant, est tout étincelant de diamants et de pierres précieuses. Il envoie ses serviteurs s'enquérir à savoir qui

habite ce château féérique. À sa surprise, il apprend que c'est Morvette en personne, en société avec la princesse et l'enfant à la boule de cristal.

La princesse, toujours à l'affût de nouvelles merveilles, dit de nouveau à Morvette :

— Puisque tu peux avoir tout ce que tu souhaites, pourquoi ne demandes-tu pas de ne plus morver ?

Si habitué qu'il était de se moucher, il n'y avait même pas pensé. Pourtant c'était la première chose au monde qu'il eut dû souhaiter, pauvre Morvette.

Il demande aussitôt à son Poisson d'Or de le guérir de son infirmité et de le transformer en un prince digne de la princesse et de leur enfant.

Voilà le jeune pêcheur à la roupie changé en beau jeune homme, avec de belles manières, vêtu avec élégance.

Le roi, enchanté, se mit aussitôt d'accord avec le mari de sa jeune fille. Mais il fallait lui trouver un nom digne de son nouveau rang d'héritier présomptif du royaume. Savez-vous quel nom il adopta ? Poisson

d'Or, d'après son protecteur des eaux, à qui il conserva toujours de la reconnaissance.

Voilà la récompense d'une bonne action !

## LE ROI FAIT BATTRE UN BAN

Une fois c'était un jardinier et sa femme. Ils étaient pauvres comme du sel, n'ayant pas même de jardin à cultiver. Ils ne savaient pas comment s'y prendre pour se nourrir ainsi que leurs deux enfants, P'tit-Jean et sa sœur Jeannette. Perdant courage, le jardinier dit un jour à sa femme :

— Impossible d'élever ces enfants-là ! Il faut aller les perdre dans la forêt noire.

La mère, attendrie, répond :

— Tu n'y penses pas, perdre nos enfants ! Comment s'y résoudre ?

— Il n'y a que deux choses : les voir mourir ici de faim sous nos yeux, ou les livrer à leur bonne aventure dans les bois. Qui sait s'ils ne sauront pas s'en tirer d'eux-mêmes ?

Le lendemain, il conduit les enfants par delà la montagne et les abandonne en prenant un sentier détourné pour revenir seul à sa pauvre cabane.

P'tit-Jean et sa sœur Jeannette, une fois seuls, ont bien de la misère. Une caverne leur sert de gîte, et ils se nourrissent de racines sauvages et de lièvres qu'ils prennent au collet ou que le petit frère tue de son arc

et de ses flèches. Au bout de sept ans, P'tit-Jean dit à sa sœur :

— Ça fait assez longtemps que nous vivotons ici. Nous voilà grandis ! Partons pour chercher du nouveau !

Le soir arrivé, ils entendent les loups hurler, et ils craignent de se faire dévorer pendant la nuit. À l'orée de la forêt, P'tit-Jean dit :

— Je vais monter dans ce grand arbre, pour voir s'il n'y a pas d'habitation quelque part.

Il grimpe dans un arbre, aperçoit au loin une petite lumière et jette sa calotte de ce côté, en disant à sa sœur :

— Guette bien. C'est dans cette direction-là qu'il nous faut aller.

Marchant dans les broussailles, à la noirceur, ils finissent par arriver à une maison de bois rond. Par une fenêtre, ils voient une lumière qui tremblotte sur la table, c'est une chandelle allumée. Autour de la table, assis sur des bûches, trois géants jouent aux cartes. Une grande toupie pend au nez du plus gros des trois, et il ne prend pas la peine de se moucher.

— Ah ! dit P'tit-Jean, il me fait mal au

cœur. Je vais le moucher d'une de mes flèches.

— Ne commets pas cette imprudence ! Ce sont trois géants mangeurs de chair humaine. Nous nous ferions dévorer.

Sans l'écouter, P'tit-Jean bande son arc, y encoche une flèche, vise par un petit trou dans le coin du mur, et zling ! voilà flèche partie. Le gros joueur de cartes est mouché tout court.

Furieux, le géant se tourne vers son compagnon de gauche, et crie :

— Vas-tu arrêter de me moucher comme ça, morveux toi-même !

— Pas si morveux que toi ! répond l'autre, en colère.

Les voilà pris, deux d'abord, puis ensuite tous les trois. Ils se battent à coups de poings et de pieds.

— C'est toi qui m'a mouché !

— Non, ce n'est pas moi !

En fin de compte, ils s'apaisent, font la paix et recommencent à jouer aux cartes.

La chandelle qui les éclaire à peine est étouffée de chapeaux, et ils ne prennent pas la peine de la nettoyer avec la mouchette.

P'tit-Jean dit à Jeannette qui est blottie à côté de lui, dans une talle de branches :

— Je vais moucher la chandelle.

— Ne vas pas commettre cette imprudence ! Nous pourrions la payer cher. N'as-tu pas vu comment ils viennent de se battre ensemble, c'était terrible. La terre en tremblait. S'il fallait qu'ils mettent la main sur nous, ils nous dévoreraient le croc au sel !

— J'aime autant me faire dévorer que de crever de faim plus longtemps.

Il bande son arc, y encoche une flèche, vise de nouveau et tire en justesse : mouche la chandelle tout droit sous le nez des trois joueurs de cartes. Voilà la chandelle tuée. Les trois géants, en fureur, s'en prennent l'un à l'autre, s'accusent de se jouer des tours.

— Tu l'as mouchée !

— Non, c'est toi qui viens de moucher la chandelle !

Pin pan pan ! les coups de poing et de pied pleuvent drus, et les morsures aux oreilles les font crier de douleur. Les enfants, dehors, ne se sentent pas gros, surtout quand ils aperçoivent les furieuses

bêtes d'homme sortir de leur cabane. Voilà le frère et la sœur découverts et saisis par la nuque, puis apportés comme des lièvres dans la cabane.

— C'est donc toi, petit ver de terre, qui m'as mouché comme ça ?

— Oui, c'est moi. La toupie pendait à ton nez. Elle me donnait mal au cœur. Tu étais si occupé aux cartes que tu ne prenais pas soin de te moucher. Je t'ai mouché pour toi.

— Tu as aussi mouché la chandelle ?

— Oui ! La chandelle était étouffée par les chapeaux et vous étiez trop occupés aux cartes pour la nettoyer. Je l'ai mouchée pour vous.

— Ah ! tu es très habile, dit un géant. Tu n'as pas froid aux yeux pour ton âge. Tu peux nous rendre un furieux service.

— Quel service ?

— Il y a là-bas, dans la montagne, la princesse Nina dans un château hanté. Une petite chienne qui a une lune blanche au front la garde jour et nuit. Pour délivrer cette princesse il faut tirer une flèche dans la lune blanche au front de la chienne.

C'est par là seulement qu'on peut tuer la bête qui entretient le sortilège.

— Viser et tirer une flèche, ça me connaît, reprend P'tit-Jean. Depuis sept ans, je vis dans les bois avec ma sœur et je tue les oiseaux à la volée. Jamais je manque mon coup.

— P'tit-Jean, tu es notre homme !

Les géants prennent bien soin de lui et de sa sœur Jeannette; ils leur donnent à manger pour les engraisser. Après qu'il aura tué la petite chienne, ils ne manqueront pas de manger les enfants, eux qui sont friands de chair humaine. Leur ambition c'est de gagner tout d'abord la princesse et son château, vu que le roi a promis : « Celui qui la délivrera, l'épousera. »

Le lendemain, ils conduisent leur protégé au château où la princesse Nina est sous la garde de la petite chienne. Mais il n'y a pas moyen d'entrer au château. Les portes en sont emmurées. L'aîné des géants dit à P'tit-Jean :

— Nous allons grimper sur les épaules l'un de l'autre, pour te dresser une échelle. Et tu monteras sur nous jusqu'à l'étage supérieur.

P'tit-Jean accroche son arc à ses épaules et prend une flèche entre ses dents. Il grimpe sur les géants disposés en échelle, entre au château par une fenêtre entr'ouverte. Là il aperçoit la petite chienne qui accourt à sa rencontre en montrant les dents, la vise dans la lune au front et l'abat d'un seul coup. La voilà étendue, raide morte. Il parcourt les pièces du château et entre dans la chambre de la princesse Nina. Elle est endormie par enchantement.

Sur la table ronde à côté de son lit, il y a un mouchoir, une tabatière et une bague d'or. P'tit-Jean trouve Nina si belle qu'il commence tout de suite à l'aimer et il ne peut pas s'empêcher de l'embrasser. Pour gage il prend son mouchoir et le met dans sa poche. En vain cherche-t-il à réveiller Nina pour la délivrer. Elle dort, elle dort et elle dort. Encore une fois il l'embrasse et il prend pour deuxième gage la tabatière. Pas moyen de réveiller Nina, même quand il la sert dans ses bras, sur son cœur qui bat fort. Une dernière fois il l'embrasse et prend pour gage la bague d'or, marque de la fidélité, et il la met dans sa poche.

Puis il redescend par l'échelle vivante à la fenêtre et dit aux géants :

— La princesse ne se réveillera pas tant qu'on la laissera dans sa chambre au château hanté. Le seul moyen de la gagner, c'est de creuser un trou là où, au sous-sol, se trouve le soupirail. Par là vous pourrez entrer après moi et vous apporterez dans vos bras la captive qui sera délivrée.

L'aîné des géants, qui espère épouser la captive, commence à creuser avec son sabre un trou dans le sous-sol, puis il passe l'instrument à P'tit-Jean pour qu'il finisse l'ouvrage à l'intérieur.

— Toi, le gros géant, tu entreras le premier, toi, le deuxième, et toi, le troisième.

C'est entendu ! Le trou une fois assez agrandi du dehors et du dedans, l'aîné des géants se fourre dedans, la tête en avant. P'tit-Jean, à l'intérieur, lui tranche la tête d'un coup de sabre. Le deuxième s'y fourre à son tour, et P'tit-Jean en fait autant. De même pour le troisième. Voilà les géants anéantis.

P'tit-Jean s'en va à lui seul délivrer Nina et il l'apporte dans ses bras hors du château.

Aussitôt qu'elle respire l'air frais, au dehors, elle se réveille, regarde son libérateur et lui adresse le plus beau sourire au monde. Elle commence dès le premier coup d'œil à l'aimer.

P'tit-Jean, qui fait toutes choses en règle, s'en va reconduire la captive délivrée au château de son père. Il la quitte sur le seuil et se retire en toute discrétion, pour aller à la recherche de sa sœur, qui a disparu.

Or le roi fait battre un ban dans tout son royaume. Celui qui a délivré Nina sa princesse et qui possède en gage son mouchoir, sa tabatière et sa bague en or, l'aura sans faute en mariage, à la grande fête qu'il commence tout de suite à préparer.

Les comtes, les barons et les princes accourent de toutes les parties des royaumes voisins. Ils aspirent tous à la main de la belle Nina. Mais pas un d'eux ne peut produire les gages requis et le mariage retarde d'autant. Il est remis au lendemain, puis au surlendemain.

— Mon père, dit à la fin la princesse, vous avez oublié d'inviter P'tit-Jean.

— Ma fille, P'tit-Jean n'est pas de ton rang. N'en reparle plus !

— C'est lui qui m'a délivrée, j'en ai gardé la preuve. À l'aide de son arc et d'une flèche il a su me délivrer de la petite chienne qui était sorcière et des géants qui prétendaient me gagner.

— Ma fille, que puis-je y faire ?

— Envoyez chercher P'tit-Jean.

Mais nulle part peut-on trouver P'tit-Jean, qui est retourné dans la forêt, pour chasser le lièvre et prendre soin de sa sœur Jeannette.

Le roi, de mauvaise humeur parce que sa fille ne veut pas même considérer les barons et les princes, fait battre un nouveau ban aux quatre coins du royaume, y compris au bord de la forêt noire. P'tit-Jean, poussé par sa sœur, finit par se rendre à l'ordre du roi. Entré au château où le banquet languit, on le conduit au fauteuil d'honneur, à côté de la princesse Nina. Elle lui tend les bras, dans l'attente. Le roi demande au nouveau venu :

— Est-ce vraiment toi qui a délivré la princesse ? Comment t'y es-tu pris ?

— Quand je suis entré dans sa chambre, elle dormait.

— L'as-tu réveillée au moins ?

— Non, j'ai seulement pris son mouchoir sur la table ronde, à côté de son lit.

— En voilà un libérateur de princesses ! dit le roi, tout fâché.

— J'ai mis le mouchoir dans ma poche, continue en hésitant P'tit-Jean. Là, je me suis permis une petite licence que je n'oserais pas dire ici, en présence de tant de monde. (Il avait honte d'avouer qu'il avait embrassé la captive endormie.)

— La preuve, la preuve ! crie le roi, plus que jamais ahuri.

— La voici ! répond P'tit-Jean, tirant le mouchoir de sa poche.

— Un mouchoir, reprend le roi, ça peut bien se voler en passant près d'une table. La princesse était endormie.

— Sur la table, il y avait une tabatière, reprend P'tit-Jean. Je l'ai prise et mise dans ma poche.

— La preuve, la preuve ! crie le roi, deux fois plus fâché.

— La voici, dit P'tit-Jean, tirant la tabatière de sa poche. Puis je me suis permis une autre petite licence que je n'oserais pas dire ici, en présence de tant de monde. (Il l'avait embrassée une deuxième fois.)

— Une tabatière, ajoute le roi, ça peut bien se voler en passant près d'une table. La princesse était endormie.

P'tit-Jean, poussé dans les côtes par Nina, s'impatiente, continue son histoire :

— Sur la table ronde, il y avait une bague d'or. Je l'ai prise et mise dans ma poche. La voici !

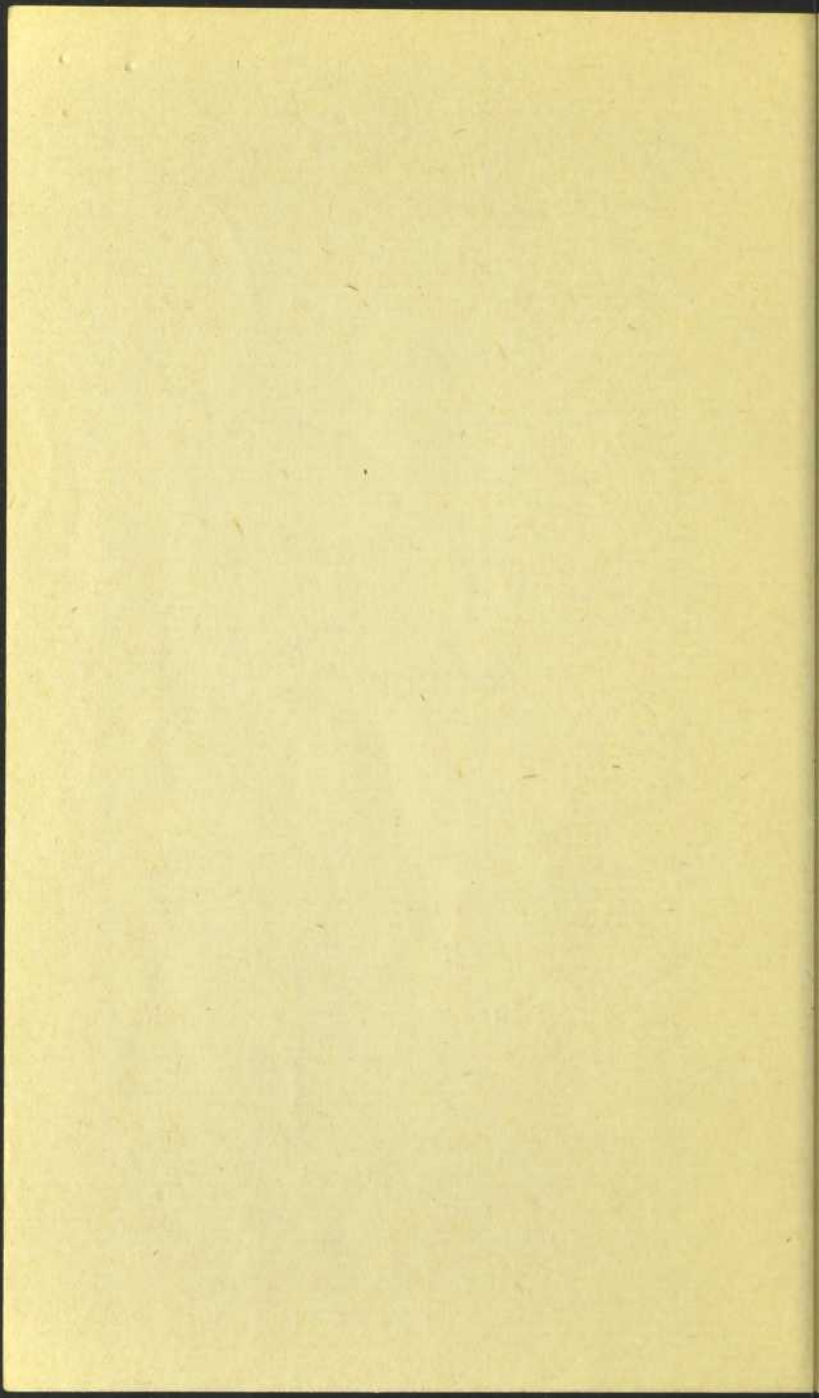
Il tire la bague de sa poche et la pose sur la table devant sa bien-aimée, Nina, qui se la passe aussitôt au doigt. La bague lui fait tout juste, comme au jour de son enlèvement. Elle se tourne vers P'tit-Jean qui l'avait si bravement délivrée de la petite chienne et des géants. Elle lui tend les bras et l'embrasse sans rougir, comme il l'avait embrassée pendant son sommeil enchanté. C'était le baiser de l'amour.

La foule et le roi, comme les autres, ravis de cette révélation, se mettent à applaudir et à acclamer P'tit-Jean.

Parole de roi ! en toute justice, faut bien que Nina épouse son libérateur, son héros.

Les noces ont duré une semaine. Tout le monde fut invité à la fête, mais pas moi. Ils savaient bien que j'aurais embrassé à pincette la jeune mariée, comme ça se fait aux noces de par chez nous, à la Jeune-Lorette.

SOURCES



## SOURCES

LE MIROIR QUI PARLE: ou « La Beauté jalouse » de la Collection Adélarde Lambert, publié en collaboration par l'auteur et Pierre Daviault, dans *The Journal of American Folk-Lore*, août-septembre 1940. Pages 115-119.

L'AMULETTE DU PARFAIT BONHEUR: ou « Les Trois Objets volés » de la Collection Adélarde Lambert, communiqué vers 1928. Pas publié jusqu'ici.

LA MONTAGNE D'IVOIRE: raconté par Jean-Yves Bigras, d'Ottawa, en 1930, et recueilli par M<sup>lle</sup> Victoria Bigras. Publié par M. Gustave Lanctot, dans *The Journal of American Folk-Lore*, juillet-septembre 1931. Pages 234-237.

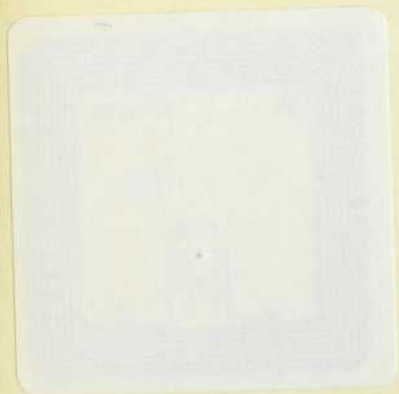
MORVETTE ET POISSON D'OR, de la Collection Adélarde Lambert. Publié littéralement dans *The Journal of American Folk-Lore*, juillet-septembre 1923. Pages 15-17.

LE ROI FAIT BATTRE UN BAN:  
me fut raconté en 1914, à Lorette près de  
Québec, par Mme Prudent Sioui (Marie  
Picard). Ce fut un des premiers contes  
canadiens qui ait jamais été publié. Publié  
dans *The Journal of American folk-lore*,  
janvier-mars 1916, pages 68-70.

## TABLE DES MATIÈRES

Le miroir qui parle ... ..	3
L'amulette du parfait bonheur ... ..	18
La montagne d'ivoire ... ..	29
Morvette et Poisson d'Or ... ..	37
Le roi fait battre un ban ... ..	46
Sources ... ..	61

*Achévé d'imprimer à Montréal (Canada)  
le vingt juillet mil neuf cent cinquante trois  
sur les presses de Thérien Frères Limitée.*



# Les Contes du Grand-Père Sept-Heures

90e mille

## PREMIÈRE SÉRIE (épuisée)

- 1 — LE PHÉNIX DORÉ
- 2 — LE FIN VOLEUR DE VALENCIENNES  
suivi de : LA BELLE JARRETIÈRE VERTE
- 3 — LA PRINCESSE DU TOMBOSO  
suivi de : TARABON — LE DRAGON DE FEU
- 4 — L'EAU QUI RAJEUNIT  
suivi de : LES CHEVEUX D'OR
- 5 — LA FONTAINE DE PARIS suivi de :  
POISVERT JOUE DES TOURS | LE BÂTON D'OR  
MONSIEUR MICHEL MORIN | L'OEUF DE JUMENT  
LE BONHOMME OUI-OUI | LE P'TIT P'TIT MARI  
JEAN BARIBEAU
- 6 — LA BAGUE DE VERTU suivi de  
SALADE ET POMMES D'OR — THOMAS-BON-CHASSEUR

## DEUXIÈME SÉRIE

- 7 — LE MEUNIER SANS-SOUCI  
suivi de : CRIQUETTE EST PRIS — MARCHDON, PLUSVITE,  
LE BANDIT VERGINO — BRICOLET — BÂTON, TAPE
- 8 — LA FÉE DE LA MER VERTE suivi de :  
LA PRINCESSE LINÉTA — LA SIRÈNE ET LES TROIS HACHES  
— JEAN GROS-BOIS
- 9 — LE FANTÔME INGROUILLABLE suivi de :  
TIT-JEAN DÉLIVRE LA PRINCESSE — LES TROIS POILS D'OR
- 10 — LA VIEILLE FÉE AIGRUCHONNE suivi de :  
L'OISEAU D'EURÉMUS — LE ROI AVARE — JEAN-LE-SOT  
— UN GROS AGRÈS — LE LOUP MENTEUR — OUVRE-MOI  
TA PORTE — LE SABRE DE SEPT-LIEUES
- 11 — LE MIROIR QUI PARLE suivi de :  
L'AMULETTE DU PARFAIT BONHEUR  
LA MONTAGNE D'IVOIRE — MORVETTE ET POISSON D'OR  
LE ROI FAIT BATTRE UN BAN
- 12 — LE MONSTRE VAIR suivi de :  
L'AIGUILLE QUI PARLE  
RICHARD-SANS-PEUR — CAPUCHE-BLEUE

# LES ÉDITIONSCHANTECLER

Ltée

8125, ST-LAURENT

MONTRÉAL-14

DUpont 8-5781 \*

